lesoirculture@lesoirdalgerie.com

LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

Remake ou clone ?

Par Kader Bakou

On ne le savait pas, mais le remake est né avec le cinéma. En effet, dès 1894, Auguste et Louis Lumière avaient fait trois versions de *La sortie des usines* et deux versions de *L'arroseur arrosé* afin de multiplier les angles de vue et fournir plusieurs copies. Un remake, du verbe anglais «to remake» qui signifie «refaire», est un nouveau tournage, (avec d'autres acteurs, décors...) d'un film dont l'histoire a déjà été portée à l'écran. En fonction des choix des nouveaux réalisateurs et producteurs, le nouveau film est plus ou moins fidèle à l'original.

Le comble dans ce domaine est le film *Psycho* (1998) de Gus Van Sant, un remake plan par plan de *Psychose* (1960) d'Alfred Hitchcock. La nouvelle version qui reprend le scénario original écrit par Joseph Stefano fut tournée plan par plan comme la première. La seule différence notable est la couleur. Gus Van Sant respecta même l'apparition caméo d'Hitchcock en apparaissant à sa place.

Interprété par Anne Heche, Vince Vaughn et Julianne Moore, le nouveau film connut un cuisant échec lors de sa sortie, alors que son prédécesseur avait été un immense succès.

A la 19e cérémonie des Razzie Awards en 1999, le «clone» avait reçut le Razzie Award du pire réalisateur pour Gus Van Sant, le Razzie Award du pire remake, complétés par une nomination d'Anne Heche au Razzie Award de la pire actrice.

Comme quoi, «l'audace» n'est pas toujours payante.

K. B.

bakoukader@yahoo.fr

VENTE-DÉDICACE

Le café littéraire de la Fondation Casbah organise une vente-dédicace du roman *La Manipulation* de Mustapha Yalaoui, édité par Paper Library Art.
La rencontre aura lieu au siège de la Fondation (84, boulevard Hahad-Abderezak, Haute-Casbah), le samedi 13 juin 2015 à 15h.

«16H, HEURE DU PARADIS» PROJETÉ À ORAN

Le Fiofa tient son chef-d'œuvre !

Le long-métrage «16h, heure du paradis» a été projeté à la salle le Maghreb dans le cadre de la compétition officielle du 8e Festival international d'Oran du film arabe (Fiofa). Ecrit et réalisé par Mohammed Abdelaziz, ce film-choral sera, selon toute logique, le grand lauréat de cette édition 2015.

Photo : DR

Sans aucun doute, le public nombreux de la salle Maghreb a vécu un grand moment de cinéma avec «16h, heure du paradis», une toile digne des plus grands Velasquez. Bachir (Mohamed Al Rachi), un homme kurde, transporte sa femme mourante à bord d'une charrette tirée par un magnifique cheval noir qui ne tardera pas à mourir de fatigue. Maya, la leucémique agonisant dans un hôpital, boit goulument les baisers de son amant, chef d'orchestre, ancien détenu politique torturé durant quinze ans, lorsque le père (Assaâd Fidha) débarque et la réprimande violemment avant d'aller se suicider dans une forêt au même moment où naît une fille d'un couple tombé en panne sur la route avant d'arriver à l'hôpital. Quatre amies, militantes de gauche, exécutent une performance à Souk-El-Hamidia en lançant des youyous et en brandissant une série de pancartes formant la phrase : «Assez pour l'Homme syrien !» Une danseuse de ballet qui allait jouer dans le spectacle «Le serpent et la grenade» du même chef d'orchestre est victime d'un attentat à la voiture piégée sous le regard de son amoureux qui monte la garde au barrage militaire du quartier. Un jeune couple s'apprête à émigrer avec leurs deux enfants en Arabie Saoudite, destination qui terrorise l'épouse tandis que le père de l'époux choisit de rester en faisant semblant d'avoir oublié son passeport.

Nous sommes en Syrie et la guerre, majestueuse absurdité, ne parvient pas à tuer l'humain ni à détruire une ville où tout palpite pour la vie : le Kurde, sans le sou, va essayer de vendre son rein pour payer les soins de sa femme mais se fait poignarder par l'acheteur quand il change d'avis en préférant vendre sa vieille charrette ; le chef d'orchestre raconte la légende du Cupidon damascène qui, au lieu de lancer une flèche, jette un citron sur les futurs amoureux ; la ballerine écoute avec enjouement les délires de sa mère atteinte d'Alzheimer qui s'habille pour aller au concert de Abdelhalim Hafez ; la belle activiste admire le portrait géant de Fidel Castro alors que son ami Kinan signe la défaite de la Gauche en jetant par terre les livres de ses maîtres-penseurs comme autant de pacotilles insignifiantes devant la guerre ; la ballerine que les chirurgiens essaient de sauver quitte la salle d'opération et exécute une magnifique chorégraphie sur un sol tapissé de grains de grenade ; la leucémique décide de sortir et rejoint son amant dans une grande maison édénique remplie de serpents au moment où l'artiste vient d'apprendre qu'il a été dénoncé par son camarade de lutte devant lequel il mime, tout nu, les scènes de torture en flagellant l'eau du bassin et en se faisant immerger la tête avant d'asperger son piano de whisky et d'y mettre le feu.

Damas, devant la caméra magique de Mohammed Abdelaziz, devient un poème cruel où la beauté n'est pourtant jamais absente. Durant plus de deux heures, la tension émotionnelle ne retombe à aucun moment sans qu'il y ait pour autant le moindre soupçon de pathos car le cinéaste sait peser, à la manière d'un orfèvre, chaque carat de sa dramaturgie qui forme une rencontre rarissime entre le réalisme implacable des situations du film et l'onirisme des tableaux par lesquels elles sont sublimées. Damas redevient la déesse Ishtar, tantôt venimeuse comme un boa, tantôt câline et espiègle tel un Cupidon, mais toujours debout face à la menace d'une invasion barbare, sous les bombes ou dans les bras de ses innombrables amants… Le réalisateur ainsi que ses acteurs ont su tanguer entre dépression et état de grâce, entre tragédie babylonienne et conte surréaliste des plus débridés, entre l'enfer et l'Eden dans lequel, et malgré sa cruauté,le film entraîne le spectateur tant l'esthétique inespérée de «16h, heure du paradis» l'aura à la fois abîmé et enchanté.

Sarah Haidar

FESTIVAL INTERNATIONAL D'ORAN DU FILM ARABE

De Yarmouk à Alger : la sublimation !

Le jury de la compétition du documentaire présidé par Noureddine Adnani a certainement eu moult difficultés pour départager les douze films en compétition au 8e Festival international du film arabe d'Oran qui s'est clôturé vendredi soir à l'hôtel Méridien.

La dernière journée des compétitions a été forte en émotions mais aussi pleine de propositions cinématographiques d'un grand intérêt. Sans aucun doute, cette 8e édition se distingue des précédentes par une hausse d'exigence dans la sélection des films. Et pour cause, il existe un fascinant paradoxe qui fait que la réalité arabe actuelle dans toute sa laideur contraste avec la créativité esthétique des cinéastes. L'exemple du réalisateur palestinien Rashid Masharawi est édifiant à ce sujet. Son film «Lettres de Yarmouk» est réalisé à partir de correspondances en Skype avec Niraz Saeed, un jeune réfugié qui écrit en images un journal intime du camp de Yarmouk en Syrie, victime à la fois d'un siège de l'armée de Bachar Al Assad, de la terrifiante présence des terroristes de Daesh dans un quartier voisin et des bombardements quotidiens visant ces derniers. Artiste photographe, Niraz passe ses journées à filmer la vie quotidienne dans ce camp martyrisé, victime de toutes sortes de fléaux, allant de la malnutrition aux tirs des snipers en passant par les maladies infectieuses et les dizaines de décès par jour. En contact quotidien avec le réalisateur par internet, Niraz lui envoie une somme impressionnante de photographies et de vidéos. Ces images distillent tour à tour les plus insoutenables sémantiques de la souffrance humaine et les moments de joie, de création et d'amour. Nulle trace de misérabilisme ni de mélodrame dans ce documentaire qui emprunte plus au cinéma direct qu'aux reportages pleurnichards dont on a l'habitude. Niraz ne connaît pas la destination finale de cette mémoire visuelle qu'il construit obsessionnellement mais le cinéaste palestinien Rashid Masharawi, résidant à Ramallah, trouve enfin un espace pour saluer l'art du réfugié : le musée Mahmoud Darwich où ses photographies seront exposées. Une belle manière de dire qu'au-delà des clichés, des slogans et des solidarités infécondes, il existe un espace pour l'art et la sublimation. La thérapie que fut cette expo pour les deux amis ne durera cependant pas : Niraz perd son frère, fauché par un sniper à l'extérieur du camp ; sa fiancée, Lamees, finit par obtenir un statut de réfugiée en Allemagne et attend avec impatience la fin du blocus sur Yarmouk pour qu'il puisse la rejoindre. Entre-temps, le spectateur aura reçu une rafale de gifles tant la force des scènes filmées par Niraz crée une violente tension émotionnelle, qu'il s'agisse des enfants mourant de faim et attendant vainement l'arrivée des aides humanitaires, ou des récitals sauvages de son ami Waeel qui chante et joue au piano au milieu des ruines. L'humanité désarmante des différents personnages et la dignité quasi-surhumaine avec laquelle Niraz filme les atrocités les plus féroces font de «Lettres de Yarmouk» l'un des plus beaux documentaires sur la cause palestinienne.

Du côté algérien, Nassima Guessoum maintient l'émotion déjà forte dans la salle avec son film «10949 femmes», une élégante et bouleversante rétrospection de la participation massive et tout aussi occultée des femmes algériennes à la Révolution du 1er Novembre 1954. La réalisatrice tisse un portrait de l'une d'entre elles, Nassima Hablal, la première femme à avoir rejoint le FLN en 1955. Cette octogénaire brûlante de vie et pleine d'anecdotes nous fera visiter l'histoire du pays à la manière d'un fabuliste de génie. Loin des postures doctorales et des discours insipides qui collent tenacement à ce thème, Nassima, regardée tendrement par la caméra de la réalisatrice, replonge dans ses souvenirs avec autant d'humour que de lucidité. De son adhésion à l'UGTA à son travail en Tunisie en passant par ses années de maquis dans la Wilaya IV, l'ancienne maquisarde peint une fresque vertigineuse où s'entrechoquent noblesse et ignominie, belles aventures et désenchantements. Nassima racontera sa relation privilégiée avec Abbane Ramdane, le choc et le début de la désillusion que fut pour elle son assassinat par ses frères d'armes, la découverte de l'armée des frontières, stationnée en vacances en dehors de la Révolution alors que les maquis étaient asphyxiés et harassés de toute part, le jour de liesses du 5 Juillet qui ne l'a pas vue descendre dans la rue comme tout le monde car elle savait déjà le naufrage que sera l'Algérie indépendante. Ce témoignage est traversé de réflexions féroces sur la politique en Algérie et l'usurpation du pouvoir par les présidents successifs, y compris l'actuel. Le film suit également Nassima lorsqu'elle rend visite à sa camarade de lutte, Baya, une maquisarde sauvagement torturée par les paras. Mais ce n'est qu'après la mort brutale de son fils Youcef, que Nassima acceptera de parler de ses propres tortures à la jeune réalisatrice : un récit glaçant et néanmoins dénué de tout pathos. Enfin, cette héroïne anonyme est aussi une sacrée blagueuse, osant même des blasphèmes hilarants : pour contourner le drame de la mort précoce de son fils, elle se livre à des badineries renversantes contre Dieu : «Le jour où je monterai, je ne lui dirai même pas Bonjour» !

«10949 femmes» est incontestablement l'antithèse des films estampillés «historiques» en Algérie, en ceci qu'il arbore une sémantique centrée sur l'humain et qu'il se débarrasse allègrement de toutes les fioritures démagos chères aux glorificateurs assermentés.

S. H.

Actucult

BIBLIOTHÈQUE COMMUNALE DE LARBAÂ-NATH-IRATHEN (TIZI-OUZOU)
Jusqu'au 14 juin : L'EMEV organise le Printemps du livre *Tafsut n wedlis*, sous le thème «Le livre : Une fenêtre sur le savoir. Adlis : davrid ger tmussni».

PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)
Jusqu'au 13 juin : 1re édition d'Alger Fashion Week.

VILLA DAR ABDELTIF D'ALGER
Samedi 13 juin : 1re édition d'Alger Fashion Week. Exposition : «Rétrospective des créations Faïza Arabella» (Alger). Exposition de photos anciennes de tenues traditionnelles algériennes. Exposition de croquis de mode Samir Pain et Latifa Ziane. Exposition de croquis de chaussures Nadia Bettoutia. Exposition de bijoux précieux Créations Redha Skander.

LES GLYCINES CENTRE D'ÉTUDES DIOCÉSAIN (5, CHEMIN SLIMANE-HOCINE, ALGER)
Mardi 16 juin à 18h : Conférence «Les Oulémas et le nationalisme économique des années 1940. La dimension économique du mouvement de l'Islah», par Shoko Watanabe, Institute of Developing Economies, Chiba, Japon.

INSTITUT FRANÇAIS D'ALGER (ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 15 juin : Carte blanche au Festival premier plan d'Angers.
Lundi 15 juin à 20h30 : Concert de rap dans les jardins de l'Institut français d'Alger avec «Set & Match», lauréat Fair 2015. Réservations à l'adresse : concertrapsetetmatch.alger@if-algerie.com
Jusqu'au 4 juillet : Exposition «Eaux de-là» d'Anne Saffore (sur les façades de l'Institut).

MAISON DE LA CULTURE TEKHI-ABDALLAH-BENKERIOU (LAGHOUAT)
Samedi 13 juin : Festival «Arc en ciel» des arts plastiques et visuels.

LIBRAIRIE GÉNÉRALE D'EL-BIAR (4, PLACE KENNEDY, EL-BIAR, ALGER)
Samedi 13 juin de 14h30 à 18h : L'auteur Aïssa Kasmi dédicacera ses livres : *Le Feu sacré de la nation*, œuvre posthume de M'hand Kasmi, paru aux éditions Synergie, *La Main courante* et *Mémoire d'une personne, l'histoire d'une nation*

SALLE EL-MOUGGAR (ALGER-CENTRE)
Samedi 13 juin à 19h : Spectacle de la troupe chinoise Yiyitech-One.

PALAIS DE LA CULTURE ABDELKRIM-DALI DE TLEMCEN :
Jusqu'au 13 juin : Le Centre des arts et des expositions (Carex) organise une exposition photographique et de dessins sur le thème «Les enfants et la guerre».

GALERIE D'ARTS AÏCHA-HADDAD (84, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)
Jusqu'au 25 juin : Exposition de peinture par l'artiste Réda Djeffal.

PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)
Jusqu'au 13 juin : 6e édition du Festival national de la création féminine sous le thème «Constantine : essence créatif».

STADE ENNASR DE BÉCHAR
Samedi 13 juin : 9e Festival culturel national de musique diwane.

GALERIE D'ART SIRIUS (139, BD KRIM-BELKACEM, TÉLEMLY, ALGER)
Jusqu'au 30 juin : Exposition de peinture «Symphonie du désert» de l'artiste Valentina Ghanem Pavlovskaya.

MAISON DE LA CULTURE ALI-MAÂCHI DE TIARET
Jusqu'au 14 juin : 2e Festival national de la chanson engagée.

GALERIE BAYA DU PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)
Jusqu'au 27 juin : 5e Salon national de la photographie insolite.

SALLE FRANTZ-FANON DE RIADH EL-FETH (EL MADANIA, ALGER)
Jusqu'au 15 juin : Exposition d'arts plastiques par l'artiste Aïssa Abdellaoui.

GALERIE D'ART DAR EL-KENZ (LOT BOUCHAOUI 2 N°125, CHÉRAGA, ALGER)
Jusqu'au 20 juin : Exposition «1, 2, 3» des artises Yasmina Saâdoun, Kamel Benchemakh et Amar Briki. La galerie est fermée le vendredi et le samedi.

GALERIE DES ATELIERS BOUFFÉE D'ART (RÉSIDENCE SAHRAOUI, LES DEUX-BASSINS, BEN AKNOUN, ALGER)
Samedi 13 juin : 1re édition du Salon du jeune talent.